



## RETROUVER LE PLAISIR DE FORMER DANS UN MONDE DÉSENCHANTÉ

Par Jean Blairon

Le titre de cette intervention<sup>1</sup> m'a été proposé par les organisateurs et il mérite d'entrée de jeu quelques commentaires.

D'abord l'expression d'une surprise dans mon chef, puisque c'est la deuxième fois cette année qu'il m'est proposé de traiter, dans le monde de la formation des adultes, de la thématique du plaisir et du désenchantement : l'Institut Cardijn, pour fêter ses 90 ans d'existence, proposait en effet un argumentaire similaire. L'Institut, pour lutter contre le « désenchantement du monde », en appelait à mobiliser des pratiques artistiques, comme travail sur la conscience et les pulsions :

« Les pratiques artistiques peuvent conduire à un réel réenchantement du social, un processus qui permet au travailleur social de retrouver le sens de sa pratique et, corollairement, de son identité. »

Même si cette correspondance devait tenir du hasard, elle ne serait pas sans signification. Elle m'a conduit à me poser la question suivante : le thème du plaisir à retrouver est-il le tremplin d'une contre-attaque, une sorte de degré zéro d'une action politique à venir, ou est-il le refuge compensatoire d'un désenchantement qui serait moins celui du monde que celui d'acteurs qui auraient accepté leur impuissance comme inéluctable ?

Dans ce cadre, il faut aussi reconnaître que ni les termes de la question ni son traitement ne sont évidents.

Le verbe « retrouver » implique que ce plaisir se serait perdu d'une quelconque manière ; faire sien ce questionnement, c'est s'exposer quasi d'office au mécontentement de ceux qui, peut-être, n'ont pas connu un tel « plaisir » et de ceux qui peuvent croire qu'on pense qu'ils ne l'ont pas connu, ces deux groupes s'en sentant délégitimés ; au mécontentement défensif, probablement, de ceux qui peuvent avoir collaboré à sa perte ou à sa destruction, ou qui ne s'y sont guère opposés à tout le moins ; au mécontentement, enfin, de ceux qui, l'ayant connu ou cru le connaître, s'en sont fait une image ou un souvenir ou un souvenir écran différents de ce que je pourrais définir aujourd'hui comme tel.

L'expression « monde désenchanté », fait référence explicitement à Weber qui mettait en cause sous ces termes le triomphe d'une rationalité instrumentale ; on peut définir rapidement cette rationalité en disant qu'elle tend à réduire chacun à n'être qu'un instrument d'une politique, un pion dans une stratégie, une quantité inerte dans un calcul.

Mais encore faudrait-il se rendre capable de voir comment le monde de la formation est confronté à (ou s'aligne sur) une telle rationalité instrumentale, ou comment il s'y oppose, ce qui nécessite des analyses à plusieurs niveaux, par exemple au niveau politique, mais aussi pratique – et c'est bien ce que se propose, me semble-t-il, le programme de notre journée.

Pierre Bourdieu, on s'en souvient, parlait en l'occurrence d'un **monde d'involution**, voire de la « destruction d'une civilisation », en mettant en cause un acteur bien précis, la « grande

<sup>1</sup> Ce texte constitue la retranscription d'une intervention sollicitée par le Centre Universitaire de Charleroi (CUNIC) dans le contexte de sa 17ème université d'été des formateurs d'adultes qui s'est tenue le 24 août 2012.



## Retrouver le plaisir de former dans un monde désenchanté

noblesse d'Etat ».

« Cette noblesse d'Etat, qui prêche le dépérissement de l'Etat et le règne sans partage du marché et du consommateur, substitut commercial du citoyen, a fait main basse sur l'Etat ; elle a fait du bien public, un bien privé, de la chose publique, de la République, sa chose. Ce qui est en jeu, aujourd'hui c'est la reconquête de la démocratie contre la technocratie »<sup>2</sup>(...).

On voit dans cette citation que la rationalité instrumentale ne tombe pas du ciel : son imposition est bien le fait d'acteurs, par exemple la partie de la noblesse d'Etat convertie aux dogmes du libéralisme et qui prend pour modèle de gestion des services publics ce qui en constitue la négation, tout en se ménageant des « retombées » plutôt privées.

Le « plaisir de former » n'est pas davantage évident. Qu'il suffise de rappeler ces propos très durs d'un Félix Guattari : « Dès qu'on est obligé, par fonction, de s'occuper des autres, de les « assister », une sorte de rapport aseptique sado-masochiste s'institue qui pollue en profondeur les démarches en apparence les plus innocentes et les plus désintéressées. »<sup>3</sup>

Guattari écrit ces lignes en 1977 en hommage à un formateur (éducateur/assistant social) célèbre, Fernand Deligny, qui depuis la fin de la guerre, s'était engagé aux côtés de « graines de crapule » ou de « vagabonds inefficaces » (ce sont des expressions de Deligny lui-même) :

« Impitoyables révélateurs des caractères et des appétits, les petits inadaptés voient venir vers eux des jeunes gens assoiffés d'autorité, d'autres qui sont si bourrés de principes qu'ils doivent les dégorger sur autrui, d'autres encore, anarchistes refoulés qui n'osent pas commettre d'actes anti-sociaux et viennent là en voyeurs, et des pédérastes en longue théorie dont la file se resserre chaque fois que l'un d'entre eux se fait prendre sur le fait, la main dans le sac, si l'on peut dire. Tout le monde le sait, tout le monde le voit, tout le monde le dit. »<sup>4</sup>

Ce premier « tour » de la question en soulève donc déjà bien d'autres.

- Sur quel désir le plaisir de formation peut-il s'appuyer, comment le distinguer d'autres « appétits » plus que douteux ?
- Comment un tel désir incarné dans une pratique se confronte-t-il à des acteurs qui peuvent/veulent le rendre impossible (au nom par exemple de la légitimité monopolistique qu'ils accordent à la rationalité instrumentale dont le triomphe est conforme à leurs intérêts) ? Qui sont ces acteurs, quels relais trouvent-ils (y compris au sein même de nos associations), relais sans lesquels leur succès serait impossible ?
- Comment rendre ces pratiques de désir tangibles pour que puissent s'y référer ceux qui se construisent une vie de formateurs et, éventuellement pour qu'ils puissent ainsi le trouver ou le retrouver ?

2 P. Bourdieu, « Contre la destruction d'une civilisation », in *Contre-feux*, Paris, Liber-raisons d'agir, 1998, p. 31.

3 F. Guattari, *La révolution moléculaire*, Fontenay-sous-Bois, recherches, 1977, p. 173.

4 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces & autres récits*, Paris, Petite Collection Maspero, 1975, p. 86.



## Retrouver le plaisir de former dans un monde désenchanté

A l'entame de notre journée, et en me référant à ce courant institutionnaliste auquel appartenait des gens comme Guattari ou Deligny, et que nous essayons à RTA, pour notre petite part, de maintenir vivace, je pense que nous pourrions dire ceci.

Le désir dont il est question est celui qui, partagé, ouvre à de nouveaux possibles, qui ouvre de nouveaux espaces de liberté :

Félix Guattari en parle ainsi : « Le désir, c'est le fait que là où le monde était fermé, surgit un processus sécrétant d'autres systèmes de référence, qui autorisent – mais rien n'est jamais garanti – l'ouverture de nouveaux degrés de liberté »<sup>5</sup>. Les termes « processus » « système de référence » et « degrés de liberté » méritent notre attention.

Fernand Deligny, pour sa part, avançait :

« Tout effort de rééducation non soutenu par une **recherche et une révolte** sent par trop rapidement le linge de gâteaux ou l'eau bénite croupie. Ce que nous voulons pour ces gosses, c'est leur apprendre à vivre, pas à mourir. Les aider, pas les aimer. »<sup>6</sup>

Les aider à quoi ? Dans un monde où triomphe la rationalité instrumentale, et si on veut refuser son monopole, la réponse ne peut être que : « à devenir des sujets », c'est-à-dire que soit acquise à ces jeunes :

- la liberté de se créer eux-mêmes (ce qui suppose que soient réunies des conditions d'accès à la construction de cette liberté) ;
- la possibilité de peser sur les orientations qui les concernent (qu'il est loin le Forum d'Herbeumont où les stagiaires avaient pu produire l'analyse des politiques de formation mises en place par les autorités ; combien aura-t-il fallu de recherches sur la participation pour faire oublier les conclusions de ce Forum ?) ;
- le respect de la diversité des cultures et des identités (des « singularités »), ce qui impose la prolifération des espaces de mixités de tous ordres et des occasions de croisement des groupes (nous allons de plus en plus en sens inverse dans différents secteurs de la formation des adultes, notamment celui de l'insertion socio-professionnelle : les individus y sont totalement réduits à des catégories, attribuées à des opérateurs distincts, dans des secteurs rendus imperméables et où l'on proclame séparément l'importance de la transversalité !).

Ces trois domaines d'action (la liberté de se créer, la possibilité de peser sur les orientations, le respect des singularités) constituent des luttes à mener au profit des adultes en formation, luttes qui sont loin d'être gagnées<sup>7</sup>.

Il m'a semblé qu'il pouvait être utile d'**illustrer par une pratique concrète ces domaines de lutte**, pour montrer ce qu'ils impliquent réellement (et qui est tout sauf évident) et pour éviter

5 F. Guattari, in *Pédagogie institutionnelle et politique*, dir. J. Pain, Paris, Matrice, 1985, p. 64.

6 F. Deligny, *op.cit.*, p. 128. A partir d'ici, tous les extraits du livre de Deligny seront suivis de leur pagination directement dans le corps du texte.

7 L'interfédération des EFT/OISP, par exemple, adopte curieusement la catégorisation des stagiaires par rapport à leur niveau de diplôme comme principe structurant pour définir le « public-cible » de ces structures, au détriment de la singularité de leur demande...



## Retrouver le plaisir de former dans un monde désenchanté

ainsi que ces luttes soient réduites à des principes que tout le monde affirmera accepter avec empressement, tout en menant des actions qui en constituent la négation effective.

Compte tenu du programme de notre journée, il m'a semblé que les pratiques de formation socio-professionnelles que Fernand Deligny avait mises en place à l'intention de grands adolescents caractériels déjà considérés à l'époque comme « sur-numéraires », traités comme des « patates chaudes » par excellence, constituaient une bonne base d'illustration et de réflexion. Nous nous situerons ainsi à l'intersection notamment de l'éducation populaire et de la formation professionnelle.

Nous allons donc en décliner les éléments constitutifs.

Ce type de pratique de formation part toujours du **global**, de l'articulation d'**une révolte sociale et d'une recherche pratique**. Félix Guattari posait par exemple deux questions à tout intervenant social : « de quelle société est-il l'interprète ? » ; « pour quelle religion officielle ? ».

Pour Deligny, l'entrée dans la profession, en 1942 – il est responsable d'un pavillon qui « accueille » une centaine de jeunes étiquetés anormaux – est l'occasion d'une auto-analyse sévère :

« Les seuls élèves « sortis » pendant cette année-là qui ne soient pas rentrés par la petite porte, quelques semaines plus tard soit parce qu'ils avaient encore violé leur petite sœur, soit parce qu'ils étaient dégoûtés de la monotonie tatillonne du travail quotidien et de la vie de famille, furent les engagés volontaires dans la légion noire ou, mieux, dans les SS. »

Il conclut : « Il faut s'attendre (...) à ce que les tentatives pédagogiques honnêtes soient des échecs et soupçonner l'escroquerie sous le couvert de tous les succès éclatants et immédiats. Car **les éducateurs sont jugés par les adultes ambiants et jamais sur l'œuvre faite**, à peine perceptible dix ou vingt ans plus tard. » (p. 81)

La **recherche évoquée** doit être entendue dans son sens fort : il s'agit de tenter de dé-couvrir ce que l'on ne connaît pas. Cela impose une conception particulière de la fonction éducative, la création de dispositifs ad hoc, un engagement particulier.

Le formateur se définit ainsi comme un « créateur de circonstances » :

« Un dessin d'enfant n'est pas une œuvre d'art : c'est un appel à des circonstances nouvelles. Créateur de circonstances, voilà l'éducateur aux prises avec toutes les inerties. Bon courage. Je lui conseille de se garder un mode d'expression personnel. Ne serait-ce que pour absorber cette petite mousse de délire qui bulle autour de toute action intense. » (p. 134)

Cette conception n'est réellement possible que si le **dispositif de formation** est tout entier centré sur la découverte : c'était le cas du réseau de séjour d'essais que Deligny avait tissé dans toute la France, « La grande cordée », qui offrait des « occasions » et des « situations » qui venaient ouvrir des possibles à expérimenter.

La doctrine en était de « laisser jouer l'imprévu, que « n'importe quoi » puisse arriver. » (p. 161) ; nous sommes aux antipodes d'une programmation instrumentalisante.

Une composante essentielle d'un tel dispositif est souvent évoquée en creux par Deligny : la « preuve par l'action ». Si nous devons proposer une formule à ce sujet, celle de Pierre Bourdieu nous paraît la plus claire :

« Il faut un minimum de chances au jeu pour avoir envie de jouer. »<sup>8</sup>. La preuve par l'action, c'est tout simplement le fait de se voir gagner de temps en temps pour qu'on ait envie de jouer ou de continuer à jouer (ici, « jouer », c'est s'investir dans le jeu social ; nous pensons essentiellement à la personne qui s'investit en formation). La formation qui est articulée sur une révolte et une recherche requiert ainsi un engagement particulier : celui de lutter pour que les personnes en formation aient « un minimum de chances au jeu » - nous sommes à l'opposé de ce qui est malheureusement pratiqué sous le vocable d'« activation ».

**Des relations non formatées, dès le début**, constituent aussi une condition sine qua non. Pensons à la première rencontre (souvent travestie dans les termes de « premier entretien d'admission »). Deligny en parlait comme suit :

« L'endroit compte. Si vous demandez à un adolescent, psychotique ou non, quels sont ses projets, si vous êtes un monsieur de quarante ans dans un bureau de psychologue ou si vous êtes une jeune fille de dix-huit ans sur un banc du Luxembourg, à moins que le gars ne soit vraiment pas bien, vous n'obtiendrez pas la même réponse.

Cette question :

- « alors qu'est-ce que tu voudrais devenir ? »

Je la posais dans un petit recoin d'un vrai théâtre qui avait été celui de Dullin, alors désaffecté et requis pour la Culture Populaire. » (p. 158)

La transversalité d'une formation qui s'inscrivait dans un contexte de création culturelle montre toute la perte que nous avons subie depuis, du fait de la segmentation des secteurs et des activités (la formation en éducation permanente doit se distinguer de la formation professionnelle, par exemple et celle-ci doit se limiter à ce qu'attendent les employeurs...).

Ces relations professionnels/bénéficiaires doivent comporter une **vraie réciprocité** : le plaisir de former ne s'entend ici que comme un **investissement dans une inter-formation, dans un contact aussi égal que possible**.

Deux gendarmes amènent à Deligny un gars qui l'engueule d'entrée.

« C'est vous le fameux Deligny. Eh bien je vous emmerde. J'ai déjà entendu parler de vous, vous savez. Et bien je vous emmerde et je vous casserai la gueule. De la part de tous ceux que vous avez roulés. Monts et merveilles qu'il promet, et liberté, c'te vache, pis on reste bouclés, jusqu'à vingt-et-un ans.. (...)

Je ne dis rien parce que c'est mon habitude de ne pas être impulsif. (...) Je pense que ce qu'il me raconte, j'en pense autant, aussi sec, aussi simple, des préfets, des ministres. Par où est-il aliéné et par où ne le suis-je pas ? » (p. 99)

Ne concluons cependant pas que tout se joue dans la relation : la critique du **contexte social** est présente en permanence. En imaginant un des ses dispositifs, Deligny écrit :

8 P. Bourdieu, *Sur l'Etat, cours au Collège de France 1989-1992*, Paris, Seuil, Raisons d'agir, 2012, p. 564.



*Retrouver le plaisir de former dans un monde désenchanté*

« A proximité d'une ville d'importance moyenne, et pourvue d'industries et d'artisanats divers, s'installent une quinzaine d'« énergumènes », adultes ayant travaillé en usine, en chantier ou en artisanat et issus, pour la plupart, de quartiers surpeuplés. Il importe qu'ils soient aussi différents, aussi affirmés que possible quant aux caractéristiques psychologiques. Ils doivent avoir ou pouvoir acquérir un ou plusieurs modes d'expression personnels : graphique, plastique, musical, littéraire, dramatique, etc.

Dix d'entre eux trouvent à l'arrivée un atelier équipé selon la fabrication qu'ils vont diriger et qui s'inscrit en hernie d'une industrie voisine. Pas de méthode pédagogique préalable. » (p. 128)

Deligny décrit le mode de gestion coopératif de ces ateliers, la nécessité d'un spécialiste des « grandes circonstances » (voyage en cargo, pose de mines pour travaux en montagne...), la greffe sur une Auberge de jeunesse ouverte à tous, et conclut :

« Le trépied humain : artiste, ouvrier, révolutionnaire est prêt. »

Plus loin, il affirme :

« Si je dis : « les enfants sont tels que les parents les ont faits et éduqués... », je rencontre l'assentiment universel.

Si je continue : « les parents sont tels que l'actuelle société les contraint d'être. Il faudrait voir à changer un vrai coup les conditions de vie... », on me ferme la bouche et le Centre que je dirige, sous prétexte que certains de ses ouvriers n'ont pas l'allure, ma chère, de vrais éducateurs... » (p. 129)

Les citations précédentes contiennent déjà deux autres éléments-clés : **le refus d'une méthode préalable** - Deligny a toujours prétendu n'avoir pas de méthode, mais seulement des « prises de position » successives ; pas de sanction (dans un « Centre d'orientation et de Tri »), puis « pas de lit, de maison, de foyer », puis un réseau extensible pour laisser jouer l'imprévu (ce sera « La Grande Cordée »).

Un autre éléments est la **mixité sociale et culturelle** : dans les équipes, mais aussi dans les dispositifs (transversalité avec une auberge de jeunesse, un théâtre...) et au niveau du public : Deligny cherchait systématiquement les occasions de croisement de publics.

Enfin deux autres éléments me paraissent incontournables dans ces tentatives de Deligny - tentatives à chaque fois louées et admirées, puis fermées par un Conseil d'administration ou la bureaucratie ministérielle :

« au Ministère de je ne sais quoi, on découvrait un court-circuit : du moment que « la grande Cordée » percevait un prix de journée, pas question que les gens travaillent comme ça n'importe où et soient rémunérés, salariés, déclarés comme travailleurs alors qu'ils étaient « malades ». (...)

Air connu : une administration qui ne veut pas comprendre, qui veut bien subventionner, du moment qu'on abandonne ce qui fait le sens et la valeur de la prise de position qu'on essaie de tenir...



## Retrouver le plaisir de former dans un monde désenchanté

« On aurait pu tripler le prix de journée, avoir un château bien à nous. J'entends dire, encore aujourd'hui : « Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? » » (p. 162)

Un « **communalisme** » (pour ne pas dire communisme ; nous évoquons ici une fraternité solidaire, soucieuse d'égalité, comme le revendiquait la Commune de Paris) prévaut dans les relations entre les membres :

« Y avait-il une mentalité « Nous, les gars de la Grande cordée » ? A peine : le sigle n'intéressait qu'une petite fraction des intéressés. Pour les autres, il y avait bien une espèce d'organisation, une franc-maçonnerie.

« - Tu vas aux Baux. Là tu demandes un gars qui s'appelle Visse. Tu lui dis : je suis de la « Grande Cordée ». Il tisse à la main.

- Et alors, qu'est-ce que je vais faire ?

- Tu verras bien... »

Le gars qui voulait être pharmacien parce que son père... mais les études se retrouvait en train de repiquer du riz dans la boue. Harassé, très fier, personnage de film italien. » (p. 161)

Enfin, la volonté de laisser des **traces publiques** fait partie intégrante du dispositif. Dans un article intitulé « La caméra, outil pédagogique », Deligny s'en explique :

« Ils ont besoin d'une « collectivité » ou, si l'on veut, d'un milieu d'appui qui les informe, les « inspire » d'une manière un peu cohérente et suivie, qui leur fournisse des raisons d'être car, pour la plupart, ils se sentent en trop sur une terre où tout se passe pour eux, comme si, effectivement, ils n'avaient rien à y faire. Le film leur donne une raison d'être. Ils ont une preuve à faire. On les a traités de caractériels, de déficients, de malades, de déchets. (...) avec la caméra, le monde les regarde, le monde des Autres, qui n'avaient rien à faire d'eux (...)

Mise en scène ? Non, mise en vue. Mise au clair. Mise en public. » (p. 174).

Ces quelques éléments-clés de la pratique formatrice de Deligny : révolte sociétale, refus de l'état des choses et recherche pratique, relations non formatées, vraie réciprocité, actions sociétale autant que formatrice, refus d'une méthode programmée, mixité sociale et culturelle, communalisme entre les membres, production de traces publiques... sont donnés à titre indicatif et non pas comme modèle à imiter (ce qui ne marcherait de toute façon pas). Actons quand même qu'ils constituent des éléments indissociables et remarquons les résonances possibles avec les travaux en ateliers : puissance d'agir, militance, politiques à mener croisent plusieurs des éléments rappelés ici.

Cette référence « historique », si féconde nous permet aussi de faire le bilan des évolutions que nous avons vécues. Les questions suivantes mériteraient d'être posées.

- La catégorisation/stigmatisation a-t-elle reculé ?
- L'audacieuse invention, condition de l'ouverture de possibles, est-elle devenue plus facile pour les dispositifs de formation ?
- La critique sociétale est-elle favorisée ?
- La mixité est-elle promue dans les groupes d'expérimentation ?
- Qui paie le prix de la distinction/séparation formation professionnelle/éducation permanente ?



---

*Retrouver le plaisir de former dans un monde désenchanté*

N'oublions pas que lorsqu'on raisonne par « niche », comme c'est le cas aujourd'hui, on accepte d'avance une logique de « à la niche, couché ! ».

Le monde associatif est l'héritier direct des prises de position de Deligny : on mesure ce que « le milieu ouvert », la formation par le travail, l'éducation populaire doivent à ce pionnier.

Le monde associatif continue-t-il à revendiquer, protéger et à développer cet héritage ? Y est-il aidé ?

Comment le monde associatif et ceux qui sont nourris de la culture de l'association se confrontent-ils à la légitimité instrumentale dominante ? Existe-t-il des cas où ce monde s'engouffre dans les logiques qu'il est supposé combattre ? Existe-t-il des cas où le soutien public est conditionné à l'abandon de ce qui fait le cœur et le sens de l'action, ainsi que le plaisir de la mener ?

Voilà quelques-unes des questions dont je me réjouis que nous les abordions ensemble, avec toute la rigueur et toute la vivacité nécessaires.